7 2

La jeune femme Colère
opéra en un acte

# LA JEUNE FEMME COLÈRE,

COMEDIE EN UN ACTE ET EN PROSE;

PAR C. G. ÉTIENNE.

*Représentée à Paris, sur le Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois, par les Comédiens ordinaires de sa Majesté l'Impératrice, le* 28 *Vendémiaire an XIII.* (20 *Octobre* 1804.)

*Musique de Boieldieu*

Prix, 1 fr. 20 c.

*A PARIS,*
Chez Mme. MASSON, Libraire, Editeur de Pièces de Théâtre, rue de l'Echelle, No. 558, au coin de celle St.-Honoré.

AN XIII. (1804.)

| *PERSONNAGES.* | ACTEURS. |
| --- | --- |
| EMILE DE VALRIVE, Colonel de Dragons. | *M. Clozel.* |
| ROSE DE VOLMAR, sa femme. | *Mlle. Adeline.* |
| VOLMAR, Major de cavalerie. | *M. Dorsan.* |
| GERMAIN, vieux domestique d'Emile. | *M. Picard aîné.* |
| THÉRESE, Femme de Germain. | *Mad. Pélicier.* |
| UN PETIT JOKEI. | *Mlle. Adèle.* |

*La Scène est au Château de Valrive, à quarante lieues de Paris.*

*NOTA.* Les Acteurs sont en tête de chaque scène, tels qu'ils doivent être au Théâtre, le premier tient la droite des Acteurs.


AVIS.

Il n'y a d'Edition avouée par l'Auteur, que celle dont les exemplaires sont signés par l'Editeur. Il poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi

Ouverture

# LA JEUNE FEMME COLÈRE,

## COMÉDIE EN UN ACTE.

*Le Théâtre représente un Salon élégant, avec de jolis meubles à la mode, Canapé, Fauteuils, etc.; à droite est une cheminée couverte de livres, ornée de vases de fleurs, un cordon de sonnette est après, et une guitarre y est placée; plus loin ont voit une toilette, dans laquelle est un peigne à chignon, un portrait de femme, et une sonnette dessus; à gauche une table sur laquelle est un violon et des papiers de musique, un carton à dessin, un métier à broder près de la toilette sur un fauteuil.*

### *SCÈNE PREMIÈRE.*

GERMAIN ET THÉRESE, (*achevant d'arranger l'appartement.*)

GERMAIN (*regardant à sa montre.*)

Diable! il va être onze heures, et nos jeunes mariés n'ont pas encore paru.

THÉRÈSE.

Ah! dame, les nuits sont si courtes dans la belle saison.

GERMAIN.

Il faut avouer not'femme, que ça fait un bien joli couple?

THÉRÈSE.

Ah! je t'en réponds; c'est que M. Emile, notre jeune maître, est un charmant cavalier, c'est tout le portrait de son pauvre père.

GERMAIN.

Et la jeune femme, avec sa taille mignone, avec ses deux grands yeux bleus, et sa petite mine espiègle, elle a l'air d'un fier lutin.

THÉRÈSE.

Que trop. . . . veux-tu savoir ce que je pense, Germain, je crains que notre maître ne soit pas heureux. Je tremble que cette petite femme là n'ait un mauvais caractère. .as-tu vu comme elle a traité hier cette grande femme-de-chambre arrivée de Paris. J'ai cru, dieu me pardonne, qu'elle allait lui donner un soufflet.

GERMAIN.

Bah ! tu vois toujours les choses en noir, parce-qu'avec sa jolie petite main. . . ces femmes-de-chambres de Paris sont quelquefois bien impertinentes ! . . et puis, notre maîtresse est si jeune, si jeune ; et M. Emile, est si raisonnable. . . .

THÉRÈSE.

Je désire me tromper. . . . Mais. . . .

GERMAIN.

Avoue notre femme, que la noce a été superbe, comme les garçons avaient bonne mine sous les armes ; comme le magister a fait un beau discours à la mariée.

THÉRÈSE.

Oui vraiment, il lui a parlé latin.

GERMAIN.

Tout cela me rappelle le jour de nos noces ; sais-tu bien qu'il y aura trente-cinq ans le 20 octobre prochain.

THÉRÈSE.

Déjà, notre homme.

GERMAIN.

Te souviens-tu de ce jour là, ma femme ?

THÉRÈSE.

Si je m'en souviens ? il me semble que j'y suis encore.

~~GERMAIN.~~

~~Me vois-tu, le chapeau bas, avec mon gros bouquet, prendre ta main pour ouvrir la danse.~~

~~THÉRÈSE.~~

~~Ah ! comme mon pauvre cœur battait dans ce moment-là.~~

GERMAIN.

Et le mien donc, mais vraiment, je crois encore.... (*Il porte la main sur son cœur.*)

THÉRÈSE.

Allons donc, not'homme, allons donc, point d'enfantillage. C'est bon pour ces jeunes gens qui sont là . . . Mais je m'amuse ici, et j'oublie que j'ai de la besogne à faire, not'jeune maîtresse a renvoyé sa femme-de-chambre, et monsieur m'a dit de tout disposer aujourd'hui pour sa toilette. . . çà me donne un mal.

GERMAIN.

Ah ! voici M. Emile, avec son beau-frère, M. le Major.

THÉRÈSE.

Il a l'air d'un bien brave homme, ce M. le Major.

---

## *SCENE II.*

GERMAIN, THERESE, EMILE, VOLMAR.

EMILE.

Bon jour mes amis, bon jour.

THÉRÈSE.

Votre très-humble servante, M. Emile.

EMILE.

Eh bien ! mon vieux camarade, tu t'es donné beaucoup de peine pour la fête d'hier.

GERMAIN.

Vous appellez-çà de la peine, M. Emile, quand il s'agit de votre bonheur.

EMILE.

En songeant au mien, je me suis aussi occupé du votre ; mes amis ; il était juste de récompenser vos longs services. Je vous ai assuré à tous deux une pension pour le reste de vos jours,

THÉRÈSE.

Ah ! M. Emile, que vous êtes bon. Nos derniers

jours seront heureux, si nous les passons auprès de vous.

EMILE.

Vous voyez ces braves gens, mon frère? Ce sont de vieux amis, que je porte dans mon cœur. L'un était le domestique de confiance de mon père, et l'autre la femme-de-chambre de ma mère. Ce sont eux qui ont soigné mon enfance . . .

THÉRÈSE.

C'est pourtant vrai, M. le Major. Qu'est-ce qui dirait en voyant ce beau grand homme-là, que je l'ai porté dans mes bras; oui, monsieur, je vous ai porté dans mes bras, ah que vous étiez gentil. . . . .

GERMAIN.

Il me semble encore le voir avec son petit habit vert. . . .

EMILE.

C'est bien, mes bons amis, allez, allez, et ne travaillez pas trop, entendez-vous? Il est si juste que vous vous reposiez.

THÉRÈSE.

Ah! M. Emile, nous trouverons toujours des forces pour vous servir.

GERMAIN.

Viens ma femme, viens, il ne faut pas se rendre importun, fais ta révérence et. . .

THÉRÈSE (*faisant la révérence.*)

Allons, allons: messieurs, je suis votre servante.

EMILE.

Adieu, Therèse, adieu.

THÉRÈSE (*en sortant.*)

Ah le bon! l'excellent maître que nous avons là.

---

## *SCÈNE III.*

### EMILE, VOLMAR.

VOLMAR.

Eh bien! mon cher Emile, vous devez être au comble de vos vœux.

EMILE.

Oui, mon frère, je l'avoue: je ne connais personne au monde dont le sort me paraisse égal au mien. Entouré de bons serviteurs, de véritables amis, possesseur d'une fortune considérable, époux d'une femme jeune et belle, j'espère parcourir une carrière douce

et heureuse, et partager ma vie entre l'amour et l'amitié.

VOLMAR.

Ce cher Emile, vous savez quelle fut ma joie, lorsque vous vous proposâtes pour être l'époux de ma sœur.

EMILE.

Ah ! combien je suis touché en me rappellant avec quelle franchise. . . .

VOLMAR.

Ecoutez, mon ami ; je vous ai prévenu, et je le devais à ma loyauté. Je vous ai dit quelles étoient les bonnes qualités de ma sœur; mais je ne vous ai pas dissimulé ses défauts. Votre amour est né si vîte ; votre mariage s'est fait si promptement que vous n'avez pas eu le tems de les appercevoir... et puis, quand on est amoureux... Si j'avois gardé le silence, peut-être seriez-vous venu me dire un jour : mon frère, je ne suis pas heureux, votre sœur est une étourdie, une femme impatiente, emportée.

EMILE.

Ah ! mon cher Volmar, vous exagérez.

VOLMAR.

Non, je vous l'ai dit, et je vous le répète encore, Rose a été fort mal élevée ; orpheline dès le bas âge, elle a été abandonnée à une vielle tante qui l'idolâtrait et qui ne l'a jamais contrariée un seul instant ; Une foule de domestiques étaient toujours là, à épier ses desirs, à exécuter ses ordres, aussi est-elle d'une impatience, d'un emportement dont il n'y a pas d'exemple.

EMILE, (*souriant.*)

Elle a l'air si doux.

VOLMAR.

C'est un petit démon... dans ses accès de colère, elle casse, elle brise tout ce qui se trouve sous sa main. Aucune femme de chambre ne peut rester avec elle plus de huit jours. Hier, à peine étions-nous descendus de voiture, qu'elle a renvoyé Justine sous le prétexte le plus frivole... Mais en vérité, j'admire le sang-froid avec lequel vous écoutez tous ces détails.

EMILE.

D'abord, je vous l'avouerai, je crois que le tableau est un peu chargé, les frères ne sont pas flatteurs.

VOLMAR.

Les amans sont aveugles.

EMILE.

Eh ! bien, je vous jure qu'il lui est à peine échappé un mouvement de vivacité devant moi.

VOLMAR.

Parbleu ! je n'en suis pas surpris, la veille du mariage une femme sait déguiser ses défauts, le jour, elle se contraint encore ; mais le lendemain. . . . Ah ! mon pauvre ami, vous n'y êtes pas !

EMILE.

On dirait que vous voulez me faire peur, mon frère, mais je suis bien tranquille. Rose n'a que dix-huit ans, jamais son caractère n'a été réprimé, vous me l'avez dit vous même, on a toujours volé au-devant de ses moindres desirs, enfin, c'est un véritable enfant gâté, mais elle est franche, naïve, sensible ; elle a de l'esprit, elle m'aime, nous nous arrangerons fort bien, ne vous inquiétez pas.

VOLMAR.

Ah ! sans doute, elle a de bonnes qualités, un excellent cœur, c'est dommage que ce diable de défaut.....

EMILE.

Un défaut peut se corriger.

VOLMAR.

Il faudrait donc refaire son éducation.

EMILE.

C'est aussi mon projet.

VOLMAR.

Un mari Mentor.

EMILE.

Et pourquoi pas ? dans un bon ménage, le plus raisonnable des deux ne doit-il pas ses conseils à l'autre.

VOLMAR.

On se moque des leçons d'un mari....

EMILE.

Songez, mon frère, que nous ne sommes pas à Paris, j'avais mon plan, lorsque j'ai désiré que notre

mariage se fit à la campagne ! ici, Rose est toute à moi, je n'ai à craindre ni la dissipation ni les conseils perfides.

VOLMAR.

Ni les mauvais exemples.

EMILE.

Ecoutez moi, Volmar, vous aimez votre sœur ?

VOLMAR.

Ah ! vous le savez.

EMILE.

Vous pouvez me seconder dans mon projet...

VOLMAR.

Qui, moi !

EMILE.

Avec votre secours je veux rendre votre sœur la femme la plus patiente, la plus douce...

VOLMAR.

Ah ! mon ami, quel ouvrage vous entreprenez-là !

EMILE.

Elle vient.... silence.... dans un instant nous irons faire quelques visites, et chemin faisant, je vous expliquerai....

---

## *SCENE IV.*

ROSE, ( *en joli négligé du matin.)* EMILE, VOLMAR.

ROSE, ( *avec un petit air boudeur.* )

Bonjour, mon ami ; bonjour mon frère.

EMILE.

Nous parlions de toi, Rose; ton frère me faisait ton éloge ; mais tu n'as pas l'air content, ma bonne amie, est-ce que tu as quelque petit chagrin.

ROSE.

Ah ! mon ami, je suis dans un embarras cruel, conçois-tu l'affreux malheur qui m'arrive ?

EMILE.

Qu'est-ce donc, ma chère Rose?

ROSE.

Je me trouve sans femme de chambre.

VOLMAR.

Ah ! mon dieu !

ROSE.

Hier soir, dans un petit mouvement de vivacité, j'ai renvoyé Justine, eh bien ! le croirais-tu, elle a eu l'impertinence de s'en aller.

EMILE.

Pouvait-elle mieux faire que d'obéir.

ROSE.

Non, mon ami, j'en ai été fâchée ce matin, je viens de la renvoyer chercher... elle étoit déjà partie.

VOLMAR.

Oh ! c'est abominable.

ROSE.

Au reste, je m'en consolerai bientôt, elle était d'une apathie, d'une lenteur insupportable.

VOLMAR.

Il me semble que tu en avais déjà renvoyé une la veille de notre départ de Paris.

ROSE.

Ah! mon ami, ne m'en parle pas. Celle-là était d'une vivacité, d'une pétulance, jamais je n'ai vu un pareil brouillon.

EMILE.

A ce que je vois, tu en trouveras difficilement une bonne.

VOLMAR.

Oh ! oh ! c'est que pour parvenir à une charge aussi essentielle, il faut avoir fait de profondes études.

ROSE.

Eh bien, mon frère, allez-vous recommencer vos satyres contre les femmes, vous ne pouvez pas vivre sans elles, et vous êtes toujours à en médire; voilà de ces contradictions que je ne souffre pas.

EMILE, (*lui baisant la main.*)

Adieu, ma bonne amie.

ROSE.

Eh bien. . . . Vous me laissez déjà.

EMILE.

Nous allons faire quelques visites, mon frère et moi.

ROSE.

Et quelles visites, mon dieu, vous voilà tous les

deux en uniforme, comme si vous alliez passer une revue.

EMILE.

Nous allons voir les principaux habitans de l'endroit. Je compte les engager à dîner pour aujourd'hui.

ROSE.

Mon dieu, comment vais-je faire pour ma toilette.

EMILE.

Tranquillise toi, Rose, nous avons ici l'ancienne femme-de-chambre de ma mère, elle a été fort habile dans son tems. Prévoyant bien l'embarras où tu allais te trouver, je lui ai dit de tout disposer pour ta toilette. . . . en sortant je vais te l'envoyer. . . . . Adieu ma bonne amie.

ROSE.

Adieu, mon ami, tu reviendras bientôt n'est-ce pas.

EMILE.

Dans un instant nous serons de retour.

ROSE.

Quand je ne suis pas avec toi, je m'ennuie, mon ami, je t'en préviens.

EMILE, (*la baisant sur le front.*)

Adieu.

---

## SCENE V.

ROSE, (*seule.*)

Voyons : quelle robe mettrai-je aujourd'hui ? . . ma tunique bleue. Oh non, non, je mettrai ma petite robe de crêpe blanc, avec une garniture de fleurs de pêcher. Emile ne me l'a pas encore vue; il va me trouver jolie comme un ange. ~~Comme il est aimable, il ne s'attend pas au cadeau que je vais lui faire. Je veux lui donner mon portrait.~~

---

## SCÈNE VI.

ROSE, GERMAIN.

GERMAIN.

Madame, je viens vous dire que mon épouse va se

rendre à vos ordres. Je l'ai laissée occupée à ranger vos cartons, elle sera ici dans une petite minute.

ROSE.

C'est bon, mon cher.

GERMAIN.

Eh bien, madame, comment trouvez-vous notre pays.

ROSE, (*se regardant et s'arrangeant les cheveux, au miroir de sa toilette.*)

Fort agreable.

GERMAIN.

Ah dame ! c'est bien loin de valoir Paris.

ROSE, (*toujours à sa toilette.*)

Vous connaissez donc Paris, Germain.

GERMAIN.

Oui, madame, tel que vous me voyez, j'en ai fait le voyage en 77, avec feu M. le Comte. . . . C'était en hiver. Je me rappelle qu'il faisait un froid. . .

ROSE.

Ah ! voilà ma guitarre. . . qu'est-ce qui l'a mise là ?

GERMAIN

C'est moi, madame, qui l'ai déballée.

ROSE, (*fredonnant.*)

Ah ! comme elle est fausse, il faut que je l'accorde. Vous disiez donc Germain...

GERMAIN.

Je disais que j'avais fait le voyage de Paris. Nous y arrivâmes le 5 janvier. (*Ici une corde de la guitarre se casse, Rose fait un mouvement d'impatience.*) Le lendemain à ces heures-ci, il m'arriva la plus singulière aventure. (*Ici une corde casse encore, Rose frappant du pied.*)

Ah mon dieu.

GERMAIN.

Parbleu, madame, il faut que je vous conte çà ; j'étais à causer tranquillement dans la rue Saint-Honoré, quand tout-à-coup j'entends un bruit. (*Ici une troisième corde se brise.*)

ROSE.

Oh ! c'est insuportable. ( *ne se possèdant plus, elle jette violemment la guitarre sur le parquet.* )

GERMAIN.

Ah mon dieu , qu'est-ce que c'est que çà , par ma foi j'ai cru que j'y étais encore.

ROSE.

Allons : qu'est-ce que vous faites-là ? Retirez-vous. Et votre femme, voyez comme elle arrive.

## *SCÈNE VII.*

ROSE, THÉRESE, GERMAIN.

THÉRÈSE , ( *arrive avec un grand carton à la main , dans lequel est une robe de crèpe blanc avec un grand falbanas rouge , et un chapeau.* )

GERMAIN.

Un instant , madame , un instant. Tenez la voici !

ROSE.

Ces gens-là me feront mourir avec leur lenteur.

GERMAIN *sortant* , ( *à Thérèse qui entre.* )

Tu avais raison , Thérèse , tu avais raison. Dans le fait elle est un peu prompte notre jeune maîtresse , elle est un peu prompte.

ROSE.

Eh bien , approchez donc , la bonne , je vous attends.

GERMAIN , ( *sortant.* )

Ah quelle tête ! ah quelle tête.

## *SCÈNE VIII.*

THERESE, ROSE.

THÉRÈSE , ( *arrivant lentement.* )

Me voilà, madame, j'accours,disposée à vous rendre mes services très-humbles si j'en étais capable.

ROSE.

(*Elle accourt.*) La jolie petite tournure de femme-de-chambre, (*haut.*) tenez la bonne prenez la clef de ma toilette, ouvrez le tiroir du milieu, et donnez moi mon peigne. Vous serez bien en état d'arranger mes cheveux.

THÉRÈSE.

Vos cheveux, madame, oh, soyez tranquille, je vous ferai un toupet et un chignon.

(*elle ouvre et referme le tiroir.*)

ROSE.

Ah mon dieu, Emile va revenir, dépêchez-vous donc. (*Thérèse laisse tomber le peigne.*) que vous êtes mal-à-droite ?

THÉRÈSE.

Aussi vous me pressez tant, (*haut.*) Voilà votre clef, madame.

---

## *SCÈNE IX.*

THERESE, ROSE, EMILE, (*paraissant dans le fond du Théâtre.*)

EMILE.

Fort bien.

ROSE.

Au moins saurez-vous m'habiller.

THÉRÈSE.

Cela se demande-t-il, madame, quand on a été trente-deux ans femme-de-chambre ; au reste il ne m'appartient pas de me vanter, vous allez voir de mon ouvrage, vos robes étaient arrangées à faire peur, je les ai mises dans un état. . . .

ROSE.

Vous avez touché à mes robes. . . (*elle la tire du carton avec vivacité*) ah mon dieu! qu'est-ce que c'est que çà.

THÉRÈSE.

Madame, c'est un falbalas. Ceci est une fontange.

ROSE.

Ah ! quelle horreur ! Voilà ma robe gâtée.

THÉRÈSE.

Mais, madame, quand j'ai quitté Paris, c'était une fureur.

ROSE, (*lui jettant la robe au nez.*)

L'impertinente ! . . . Et mon joli chapeau.

THÉRÈSE.

Madame j'en ai fait un pouffe. Regardez-le, il est superbe.

ROSE, (*en fureur.*)

Sortez, sortez vous dis-je.

THÉRÈSE, (*fuyant.*)

Ah mon dieu ! mon dieu ! quel démon !

---

## *SCÈNE X.*

ROSE, EMILE, (*Regardant toujours au fond du Théâtre. Il a souri pendant toute la Scène précédente,*)

ROSE.

Que je suis malheureuse ! et mes jolies fleurs de pêcher. Ah ciel ! elle a mis la garniture de ma robe sur mon chapeau. (*Elle prend tour-à-tour ses bonnets, ses robes, ses chapeaux, les arrache, les déchire et les foule aux pieds.*)

EMILE.

A merveille. . . . à merveille. . . Me voilà. . . . C'est moi-même. . . . Ah que je suis heureux. . . ah que je suis heureux. C'est absolument çà.

ROSE, (*l'appercevant.*)

Quoi ! vous étiez-là mon ami ? Qu'avez-vous donc ?

EMILE.

Ma chère Rose je suis au comble de la joie, enchanté, transporté, un instrument brisé, des robes foulées aux pieds. . . Ah ! mais c'est unique, je me reconnais.

ROSE, (*un peu confuse.*)

Que voulez-vous dire ?

EMILE.

Oh ! ma charmante amie, il est bien vrai que le ciel nous a fait l'un pour l'autre. Quelle sympathie, quelle étonnante conformité de caractère.

ROSE.

Comment donc ?

EMILE.

Oui : je suis tout cela moi : impatient, colère, furibond, brisant tout, cassant tout.

ROSE.

C'est une plaisanterie.

EMILE.

Non, je vous le proteste ; c'est la pure vérité. Ecoutez-moi, Rose, je ne veux plus rien vous déguiser. Vous allez tout savoir, il faut d'abord vous avouer que j'ai été fort mal élevé par mon oncle.

ROSE.

Vous ! mal élevé.

EMILE.

Horriblement ; dès ma première jeunesse j'annonçai un caractère indomptable. . . . Je maltraitais mes maîtres, je frappais les domestiques. Mon oncle aveuglé par sa tendresse pour moi, trouvait tout cela charmant. Voilà un enfant qui promet, disait-il, il aura de l'énergie.

ROSE.

En effet, cela est singulier.

EMILE.

Vous pensez bien que ma pétulance n'étant jamais réprimée, n'a fait que s'accroître avec l'âge ; cependant lorsque j'épousai mon aimable Rose, j'ai fait de sérieuses réflexions. Que pensera-t-elle, me disais-je, quand elle découvrira mon caractère, elle me prendra pour un monstre ; elle me haira.

ROSE.

Ah ! mon ami.

EMILE.

Cette idée me fit frémir ! juges donc quelle a été ma joie, en découvrant que tu avais le même défaut. Maintenant, je suis persuadé que tu voudras bien l'excuser en moi, et grâce au ciel me voilà délivré de l'inquiétude la plus affreuse.

ROSE.

Comment, mon ami, vous avez le caractère violent.

EMILE.

Fougueux.

ROSE.

Mais c'est singulier, je ne m'en suis jamais apperçue avant notre mariage.

EMILE.

Ah ! c'est tout simple, ma bonne, je cherchais à te plaire, et il paraît que tu avais le même desir.

ROSE.

Je vous croyais si doux.

EMILE.

Oh ! mon dieu non. C'est du feu qui circule dans mes veines ; et à la moindre contradiction...

ROSE.

Moi, de même, pour peu qu'on me contrarie, le cœur me bat, et j'entre dans des fureurs... Mais ça ne dure pas long-tems, mon ami.

EMILE.

L'instant d'après, il n'y paraît plus.

ROSE.

Et je suis au désespoir si j'ai fait de la peine à quelqu'un.

EMILE.

Moi, aussi, ça me désole, mais j'ai un malheur, souvent je recommence au bout de deux minutes.

ROSE.

C'est terrible, cependant.

EMILE.

Pourquoi donc ? tout le monde n'a-t-il pas ses défauts. Nous sommes fort heureux d'avoir le même, au moins on ne pourra pas dire qu'il y a incompatibilité d'humeur. Moi, je trouve que nous sommes bien partagés, la vivacité annonce toujours un bon cœur... D'ailleurs, dès que nous aurons de l'indulgence l'un pour l'autre, à quoi bon nous gêner. Nous ferons à nous deux un tapage épouvantable, mais les raccommodemens seront délicieux.

ROSE.

Les raccommodemens ! Emile, vous pensez donc que vous vous mettrez en colère contre moi.

EMILE.

Chère amie, vous savez que c'est un mouvement indépendant du cœur et de la raison. Quand le sang porte à la tête, on est capable de tout. Moi, je ne connois personne, mais l'accès passé je serai à vos pieds, vous n'en doutez pas.

ROSE.

Oui, c'est charmant, mais nous nous raccommoderons le moins possible, n'est-ce pas?

EMILE.

A propos, ma chère, nous aurons six personnes à dîner. Voici ton frère, je vous laisse ensemble un instant, pour aller donner mes ordres, adieu, ma bonne. Tu n'imagines pas combien je suis soulagé par l'aveu que je viens de te faire.

---

## *SCÈNE XI.*

LES PRÉCEDENS, VOLMAR.

VOLMAR, (*bas à Emile.*)

Eh! bien?

EMILE, (*en sortant, à Volmar.*)

J'ai commencé, et j'espère que ça n'ira pas mal?

---

## *SCENE XII.*

ROSE, VOLMAR.

VOLMAR.

Qu'est-ce que tu as donc, ma sœur? penses-tu toujours à ta femme-de-chambre.

ROSE.

Il s'agit bien de femme-de-chambre, mon frère.

VOLMAR.

Mais comme tu as l'air rêveur. A quoi donc réfléchis-tu?

ROSE.

Hélas! j'ai bien sujet de réfléchir.

VOLMAR.

Ah! je le crois, ma sœur.

ROSE.

Mon frère, dispensez-moi de vos plaisanteries...

Tenez, je ne suis pas d'humeur. ( *ici on entend un grand bruit de tables renversées, de meubles brisés.* )

VOLMAR.

Quel bruit entends-je ?

ROSE.

Ah ! mon dieu, serait-ce déjà lui ? ( *on entend encore du bruit.* )

VOLMAR.

Le bruit redouble, je crois en vérité qu'on se bat.

ROSE.

Mon frère, je t'en conjure.

VOLMAR.

N'aye pas peur, ma bonne amie, j'y cours, et je reviens t'apprendre ce que c'est.

## *SCENE XIII.*

ROSE, ( *seule.* )

Je tremble.... Ah, mon dieu, si c'était Emile.. Cependant il ne fait que nous quitter.... Ah ! je ne le vois que trop.. . il ne m'a pas trompée.. . Mais je n'en reviens pas, avec une physionomie si douce.

## *SCÈNE XIV.*

ROSE, VOLMAR, ( *rentrant avec un air de mauvaise humeur.* )

ROSE.

Eh bien ! mon frère.

VOLMAR.

C'est M. votre mari.

ROSE.

Emile ! . . . Mais qu'a-t-il donc !

VOLMAR.

Oui, oui, vas-t'en lui demander, Je l'ai trouvé le visage ardent, les yeux enflamés, il a mis tous les gens de la maison en fuite. Il renverse les tables, les meubles, brise les porcelaines, les glaces.

ROSE.

Ah ! mon dieu, et mon superbe cabaret, le présent de noce de matante.

VOLMAR.

Je t'avoue que je suis fort mécontent d'une pareille conduite. Elle est vraiment scandaleuse, j'ai voulu le calmer, et il m'a répondu avec un ton. . . .

ROSE.

Mon frère, ne te fâche pas; c'est qu'il est un peu violent, vois-tu, il me l'a avoué.

VOLMAR.

Eh bien ! morbleu ! quand on a ce défaut-là on ne se marie pas. On n'associe pas son sort à celui d'un être qu'on s'expose à rendre malheureux ; et je te jure bien ma sœur, que si j'avais su. . . .

ROSE.

Ah ! mon frère, voilà qu'il vient de ce côté ; il a toujours l'air plus furieux.

EMILE, (*dans la coulisse.*)

Les scélérats ! . . .

ROSE.

Mon frère, ne lui dis rien, je t'en prie. Dans ces momens-là, il ne connait personne. . . . Comme il a les yeux égarés, je cours me renfermer dans ma chambre : je reviendrai quand l'accès sera passé, il m'a dit que cela ne lui durait pas longtems.

---

## *SCÈNE XV.*

VOLMAR, EMILE, (*arrivant dans l'attitude d'un homme furieux.*)

VOLMAR.

Mon cher Emile !

EMILE.

Mon frère, laissez-moi, je ne me connais plus.

ROSE, (*se hâtant d'entrer dans sa chambre.*)

Ah ! mon dieu, mon dieu, je n'ai pas une goute de sang dans les veines.

VOLMAR, (*riant aux éclats.*)

Ah ! ah ! ah ! ah !

EMILE, (*riant.*)

Eh bien, mon frère.

VOLMAR.

Elle a eu une peur. Elle ne sait où elle en est : ah ! mon cher Emile, je vous félicite.

EMILE.

Laissez-moi achever mon ouvrage; c'est alors seulement, que vous pourrez me féliciter.

VOLMAR.

Allons, mon ami, du courage, car il en faut pour tenter une pareille épreuve dans un jour qui est ordinairement consacré à la tendresse.

EMILE.

Et c'est précisément le meilleur que j'aie pu choisir. La beauté souffre une leçon quand c'est l'amour qui la donne; mais lorsque ses premières ardeurs sont passées, au lieu d'un précepteur aimable, elle ne trouve plus qu'un censeur austère, qu'un pédant ennuyeux... La raison qui plaît dans la bouche d'un amant, fatigue dans celle d'un mari. Allez, mon frère, allez, j'ai tout calculé!

VOLMAR.

A merveille. Vous êtes en bon train, je vous laisse. En attendant le dîner, je vais écrire quelques lettres à mon régiment... Ah! mon frère, c'est affaire à vous, et je vous rends les armes.

EMILE.

Songez que vous m'avez promis votre secours.

VOLMAR.

Je vous ai donné ma parole, vous pouvez y compter. (*Il sort.*)

## *SCÈNE XVI.*

ROSE, EMILE, (*prend un carton, s'asseoit dans un fauteuil, et se met à dessiner.*)

ROSE, (*entr'ouvrant sa porte, et regardant d'un air craintif*).

Voyons s'il est encore en fureur. Mon ami est-ce passé?

EMILE.

Ah! c'est toi, Rose?

ROSE.

Qu'est-ce que vous faites donc-là?

EMILE.

J'achève l'ouvrage que j'ai commencé pour toi. Je

dessine le bosquet où je t'ai vue pour la première fois chez ta tante. Tiens regarde, ne reconnais-tu pas le fond du parc ?

ROSE.

C'est charmant. Pour ne pas t'empêcher de travailler, moi, de mon côté, je vais m'asseoir et broder l'écharpe que je t'ai promise.

EMILE, (*souriant.*)

Rose, je me suis mis en colère depuis que je ne t'ai vue.

ROSE.

Je le sais bien. Vous m'avez fait une peur. . . .

EMILE.

Bah ! ce n'est rien que cela.

ROSE.

Comment ! ce n'est rien ?

EMILE.

J'ai fait maison nette, à l'exception de Germain et de Thérèse, j'ai renvoyé tous les domestiques.

ROSE.

Vous aviez l'air si calme quand vous m'avez quittée, comme vous vous êtes fâché vîte....

EMILE.

Que veux-tu ? je me contenais depuis si longtems ! j'ai profité de la première occasion. J'ai fait bien du tapage, n'est-ce pas ?

ROSE (*à part, en brodant*).

Mais voyez donc comme il parle légèrement. . . .

EMILE, (*riant.*)

Si tu voyais le salon, on diroit un champ de bataille.

ROSE.

Oui, riez, monsieur, riez, je vous le conseille.

EMILE, (*continuant à dessiner.*).

Oh ! comme ce paysage est frais, ce calme délicieux, sais-tu dans quelle attitude je me dessine au milieu d'un bosquet de roses, et me fixant auprès de la plus jolie.

(*Rose quitte tout doucement son ouvrage; vient sur la pointe du pied, et appuie son bras sur l'épaule de son mari.*)

EMILE, (*se retournant et lui baisant la main.*)
Bonjour ma bonne amie. Et bien tu t'en vas. Reste donc, pour jouir un moment de la perspective.

ROSE, (*retournant à son métier.*
Non, monsieur, non : je ne voulais vous dire que cela. D'ailleurs, vous êtes un méchant, vous avez brisé mes porcelaines.

EMILE.
Ah ! un petit moment ; ne nous reprochons rien, ma bonne amie ; n'as-tu pas brisé ta guitarre.

ROSE.
Oui ; mais c'est bien différent, elle ne t'appartenait pas.

EMILE.
Bah ! moi qui te parle, j'en ai fait bien d'autres, je juis sûr que j'ai cassé dans ma vie dix violons et autant de flûtes.

ROSE.
Ah ! mon dieu.

EMILE.
Si je n'étais pas aussi colère, je serais bon musicien, mais au premier passage difficile, je déchire les cahiers, je renverse les pupitres.

ROSE.
Ah ! mon ami, le vilain défaut que tu. . . . que nous avons là !

EMILE.
Hélas ! plût-à-dieu, que je n'eusse que de semblables bagatelles à me reprocher.

ROSE, (*quittant son ouvrage, et se levant avec inquiétude.*)
Qu'est-ce que vous avez donc fait mon ami.

EMILE.
Non, Rose je ne peux pas te le dire.

ROSE.
Pardonnez-moi, monsieur, vous me le direz ; voulez-vous bien me le dire.

EMILE.
Un petit moment, laisse-moi finir cette cascade.

ROSE.
Ah mon dieu, monsieur, laissez-là votre cascade, et dites-moi ce que vous avez fait.

EMILE, (*se levant.*)

Hélas ! à quel pénible aveu me forcez-vous. Vous allez avoir bien mauvaise opinion de moi.

ROSE, (*impatientée.*)

Parlez donc.

EMILE.

Vous voyez bien Germain, ce vieux, ce fidèle serviteur.

ROSE.

Eh bien !

EMILE.

(*A part.*) Effrayons-là, (*haut*) il y a six mois, que dans un accès de colère, j'ai eu le malheur de lui casser un bras.

ROSE.

Cassser un bras. . . . Oh ! mon ami. C'est affreux ! il est vrai que je suis très-vive ; mais je n'ait jamais rien fait qui approchât de cela. A la vérité, j'ai brisé quelques meubles.

EMILE.

C'est bien ; tu-es une femme, il faut de la proportion ; je suis plus fort que toi, vois-tu, ma bonne amie ; les passions des hommes ! . . . Pauvre bon vieux Germain, cet affreux souvenir me poursuivra toute ma vie.

ROSE.

Casser un bras !

EMILE, (*après un long soupir.*)

Hélas ! si ce n'était encore que cela.

ROSE.

Comment ! mon ami, encore. Ah ! mon dieu.

EMILE.

Vous devez bien penser qu'avec un pareil caractère j'ai dû me battre plus d'une fois, et que. . . .

ROSE.

Ah ! mon ami, ne vous battez plus. Vous me feriez mourir.

EMILE

Comment donc faire ?

ROSE.

~~Il faut te corriger mon Emile. Promets moi de te corriger.~~

Acte n° 3.

Entre Emile et Rose.

EMILE.

Me corriger, ma chère amie, c'est impossible.

ROSE.

Comment tu crois qu'on ne peut pas vaincre ce défaut-là.

EMILE.

Non, ma chère, c'est dans le sang.

ROSE.

Mon ami, je te prouverai qu'on peut en venir à bout.

EMILE.

Je ne demande pas mieux que d'en être convaincu.

ROSE.

Veux-tu t'engager seulement à me prendre pour modèle. Promets le moi, et je vais te faire un cadeau.

EMILE.

Un cadeau.

ROSE.

Oui, je te donnerai mon portrait.

EMILE.

Comment ! Rose, vous aviez votre portrait et vous ne me l'avez pas donné hier.

ROSE.

Ecoute donc, mon ami ; il ne faut pas tout donner dans un jour ; je t'en prie, porte le toujours sur ton sein, et quand tu te sentiras prêt à te fâcher, arrête un instant tes regards sur lui. Alors, sois-en sûr, mon ami, ton sang se calmera ; à la colère succédera un sentiment plus tendre, et bientôt mon Emile deviendra le plus doux, comme il est le plus aimable des hommes.

EMILE.

Ah ! ma bonne amie, tu m'enchantes.

ROSE.

Que pense-tu du préservatif ?

EMILE.

Il est excellent. . . . Je vais me faire peindre tout de suite.

ROSE.

Te faire peindre. . . . Ah ! je t'entends.

EMILE.

Mais, donne le moi donc ce charmant pootrait, je brûle de l'avoir.

ROSE.

Attends : il est dans un tiroir de ma toilette. Ah ! mon dieu, où est la clef. Qu'est-ce que j'ai fait de la clef.

EMILE.

(*A part.*) L'étourdie ! Voyons ce qui arrivera.

ROSE, (*cherchant par-tout.*)

Ne l'as-tu pas vue mon ami. . . .

EMILE.

Non.

ROSE, (*Renversant dans son impatience, les livres qui sont sur la cheminée.*)

Cherche donc aussi. . . Tu es-là d'une tranquillité.

EMILE.

C'est inutile, tu l'as perdue.

ROSE.

Non : il n'y a qu'un moment je la tenais encore, j'en suis bien sûre. . . Ah ! mon ami, je me rappelle, c'est Thérèse qui doit l'avoir. ~~Thérèse ? Thérèse ? . . Ne t'impatiente pas mon ami, (avec impatience,) Thérèse (elle prend la sonnette et l'agite avec violence de sa main gauche,) Thérèse. . . (et frappant du pied, elle prend de l'autre main le cordon de sonnette qui est à la cheminée.) Ne t'impatiente pas.~~

EMILE, (à part.)

A merveille. allons donne la N° 4 —

## SCENE XVII quatuor

ROSE, EMILE, THÉRÈSE, (*venant lentement,*) quatuor

THÉRÈSE. entre Emile, Rose

~~Me voilà, madame, me voilà.~~

ROSE. Germain et Thérèse

~~Allons, vîte : la clef de ma toilette.~~

THÉRÈSE.

~~Quelle clef, madame ?~~

ROSE.

Quelle clef, celle que je vous ai donnée ce matin.

THÉRÈSE.

~~Celle que vous m'avez donnée ce matin ; mais, madame, je vous l'ai rendue.~~

ROSE.

Vous me l'avez rendue, à moi ?

THÉRÈSE.

Oui, madame,

ROSE.

Comment vous oserez me soutenir.

THÉRÈSE, (*se fâchant par degré.*)

Oui, madame, je vous l'ai remise entre les mains.

ROSE.

Ah ! c'est un peu fort.

THÉRÈSE.

Vous étiez-là, madame, comme vous y êtes à présent.

ROSE.

Cette femme-là me fera mourir.

THÉRÈSE.

Je me souviens même que vous étiez en colère.

ROSE.

Quelle audace, mon ami ; quel front ! il est impossible de garder ces gens-là.

EMILE.

(*A part.*) C'est à mon tour l'air furieux (*haut*) un moment Germain ! . . . Germain !

## SCENE XVIII.

ROSE, THÉRESE, GERMAIN, EMILE,

GERMAIN.

Que demande, monsieur.

EMILE.

Avez-vous trouvé la clef de la toilette de madame ?

GERMAIN.

Non, monsieur.

EMILE, (*à Thérèse.*)

C'est donc vous qui êtes coupable !

ROSE.

Sans doute.

THÉRÈSE, (*hors d'elle.*)

Madame, si vous aviez des poches, aussi cela n'arriverait pas.

ROSE.

Impertinente sortez de la maison ; ne reparaissez jamais devant moi.

GERMAIN.

Ah ! mon Dieu, madame, permettez-moi de vous le dire, quel bruit vous faites pour une clef, on dirait. . . .

EMILE, (*furieux.*)

Comment quel bruit, je vous trouve bien insolent, vous osez manquer à madame, malheureux? Sortez de chez-moi, que je ne vous révoie plus.

GERMAIN.

Ah ! mon bon maître.

EMILE.

A la fin c'est trop souffrir ; sortez vous dis-je, ou craignez ma fureur.

THÉRÈSE.

Ah mon dieu ! qu'est-ce qu'il a donc ?

EMILE, (*à part.*)

Pauvres amis, il m'en coûte de vous affliger, (*haut*) soutenir que madame peut avoir tort. . . Vous êtes encore là. . . pour la dernière fois, sortez de la maison, je vous chasse tous les deux.

GERMAIN et THÉRÈSE.

Ah ! mon dieu, mon dieu, not bon maître.

## *SCÈNE XIX.*

ROSE, EMILE.

EMILE, (*hort de lui.*)

Comme ces valets abusent des bontés qu'on a pour eux.

ROSE.

Comme ils sont malhonnêtes !

EMILE.

Impertinentes

ROSE.

Menteurs ! ce sont toujours les domestiques qui occasionnent les querelles dans les ménages.

EMILE.

Nous n'en avons plus. Ainsi dorénavant nous serons toujours d'accord.

ROSE.

Ah ! Sans doute.

EMILE.

Dans le fond, cependant; nous nous sommes fâchés pour peu de choses. Je t'avais bien dit qu'il était difficile de se corriger.

ROSE.

Ah ! mon ami, je te le jure que c'est la dernière fois que ça m'arrivera. C'est un si vilain défaut. Plus je te vois. . . Est-ce que cela ne te produit pas cet effet-là à toi.

EMILE.

Mais, je t'avoue que je commence à ne pas trouver cela fort aimable.

ROSE.

Travaillons de concert à nous corriger mon ami. Sais-tu bien que dans ces momens-là, ta physionomie devient effrayante. Tu n'es plus le même.

EMILE.

Cela n'est pas étonnant. La colère change les traits, rend les yeux hagards. Si tu pouvais te voir alors, tu ne te reconnaîtrais pas. . . Ah ! tu n'es pas jolie.

ROSE.

Mon ami, il faut nous corriger définitivement.

EMILE.

Alons, plus d'emportement, plus de colère, c'est fini.

ROSE.

Veux-tu en prendre l'engagement ?

EMILE.

De tout mon cœur.

ROSE.

Nous verrons le premier qui y manquera, je suis bien sûre de moi, d'abord.

EMILE.

Eh ! moi, je ne suis pas si fort ; il va furieusement m'en coûter, et si tu ne me donnais pas l'exemple je n'aurais pas le coûrage de répondre de moi.

ROSE.

Sois tranquille... Occupons-nous d'autre chose.

EMILE.

Veux-tu faire de la musique?

ROSE.

Ah ! mon ami, la bonne idée ! on dit que la musique calme les sens, qu'elle dispose l'ame aux émotions douces.

EMILE.

Voici justement une romance nouvelle sur la paix

du ménage, elle nous convient à merveille, je vais t'accompagner avec mon violon. . . . ma guitarre

ROSE, (*chantant.*)

~~Ah que deux époux sont heureux~~
~~Quand c'est l'amour qui les engage.~~

~~EMILE, (*arrêtant.*)~~

~~C'est trop vîte.~~

~~ROSE, (*continuant.*)~~

~~Au sein des plaisirs et des jeux~~
~~Ils goûtent la paix du ménage.~~

~~EMILE, (*interrompant.*)~~

Tu manque ce dernier passage-là, ma bonne amie

ROSE.

Tu crois. Allons, recommançons.

EMILE.

Prends garde à la paix du ménage.

ROSE, (*recommençant avec impatience.*

Ah que deux époux sont heureux
Quand c'est l'amour qui les engage.

EMILE, (*arrêtant.*)

Alons, ferme.

ROSE.

Au sein des plaisirs et des jeux
Ils goûtent la paix du ménage.

EMILE.

Çà n'est pas mieux, tu te trompes encore.

ROSE.

Non, c'est-toi qui accompagne mal.

EMILE.

Allons, recommençons.

ROSE.

Encore? Allons; voyons :

Ah que deux époux sont heureux
Quand c'est l'amour qui les engage.

EMILE.

Ah! mon dieu, comme tu dis cela vîte, tu n'y est pas du tout.

ROSE, (*chiffonant le cahier.*)

Au sein des plaisirs et des jeux
Ils goûtent la paix du ménage.

EMILE, (*l'interrompant.*)
Ce n'est pas cela.

ROSE, (*lui jettant le cahier au nez.*)
Ah! pour le coup, c'est ennuyeux.

EMILE.
Fort bien! voilà un joli précepteur, il donne de bons exemples à son élève.

ROSE, (*avec un peu de douceur.*)
Ecoute donc; j'ai promis de ne pas m'emporter. . . sans motif.

EMILE.
Qu'est-ce que c'est donc que j'apperçois-là au bout de ce mouchoir!

ROSE.
Ah mon ami. . . , c'est la clef.

EMILE.
Quoi! la clef que vous demandiez à Thérèse.

ROSE.
Hélas! oui.

EMILE.
Fort bien! madame, et voilà ces deux honnêtes vieillards renvoyés. Pauvre Thérèse, avec quelle barbarie vous lui avez parlé.

ROSE.
Ah! mon ami, je suis prête à aller lui demander pardon.

EMILE.
Oui; il est bien tems. Irai-je aussi m'avouer coupable à Germain. Cela serait-il décent.

ROSE.
Eh bien mon ami. Veux-tu faire une chose. Tu-as renvoyé Germain, moi, j'irai lui parler. J'ai chassé Thérèse, tu feras une démarche auprès d'elle. Ne trouve-tu pas qu'il sera bien doux de réparer l'un par l'autre les torts que nous avons eu mutuellement.

EMILE.
(*A part.*) Si j'en croyais mon cœur, j'irais l'embrasser, mais la crise s'approche, il faut frapper les derniers coups. (*haut*) Quand je songe que je me suis mis en colère. Cela me met dans une fureur. . , et les six personnes que nous attendons à dîner, pas un domestique pour les servir, c'est affreux, (*il va*

*s'asseoir dans un fauteuil près la table, à l'extrémité du Théâtre.* )

ROSE.

Mon ami, pardonne-moi, je t'en supplie. Vous ne repondez rien. . . Ah Emile !, . . (*elle s'en va en pleurant près de la toilette.*)

## SCENE XX.

ROSE, EMILE, VOLMAR.

Volmar ROSE.

Eh bien ! dînons-nous. Ah, ah . . Vous voilà bien vraiment. On vous prendrait pour d'anciens époux. (*Emile lui fait des signes d'intelligence.* ) personne ne répond. O ciel ! que vois-je ! ma sœur en pleurs ! que signifient donc ces livres renversés ? Quel éclat ! quel scandale ! . . . monsieur, (*feignant de la voir*) est-ce là le sort que vous préparez à ma sœur ¿ Quoi ! dès le lendemain.

EMILE

Vous oubliez sans doute, monsieur, que je suis chez moi.

ROSE, (*à part.* )

O ciel ! je tremble.

VOLMAR.

Ne devriez-vous pas rougir.

EMILE.

Monsieur, je ne reçois de leçon de personne.

VOLMAR.

Tant pis, monsieur, vous en auriez besoin.

EMILE.

Vous m'insultez.

ROSE, (*à Volmar.* )

Mon cher Volmar, songe qu'il est mon époux, cher Emile, c'est mon frère.

VOLMAR.

Laisse nous un instant, ma sœur.

EMILE.

(*Bas à Volmar.*) Feignons de parler mystérieusement. (*haut, en ayant l'air de parler bas.* ) monsieur, vous m'entendez.

VOLMAR.

VOLMAR.

(*Volmar de même.*) Quand il vous plaira, monsieur.

ROSE.

Grands dieux, que signifient ces mots.

EMILE.

Rassurez-vous, ce n'est rien. Ne pouvons-nous pas nous expliquer tranquillement ? (*bas à Volmar.*) Je vous en prie, contraignez-vous devant ma femme

VOLMAR (*très-haut.*)

Oui, parlons plus bas.

ROSE.

Cruels ! vous croyez m'en imposer ; mais je vois quels sont vos horribles desseins.

EMILE.

Eh ! cessez de vous troubler, nous sommes calmés.

ROSE, (*à part.*)

Ce calme-là me fait trembler.

EMILE, (*prenant la main à Volmar, et sortant.*)

Monsieur, je vais vous attendre.

VOLMAR.

Dans un instant, je suis à vous.

---

## *SCENE XX.*

### ROSE, VOLMAR.

ROSE.

O ciel ! Emile est sorti ? (*A Volmar, qui fait mine de le suivre.*) Mon frère, où vas-tu ?

VOLMAR.

Laisse-moi sortir.

ROSE, (*le retenant.*)

Non, mon frère, vous ne sortirez pas.

VOLMAR.

L'infâme ! je lui apprendrai.

ROSE, (*se jettant à ses pieds.*)

Mon frère, j'embrasse tes genoux. Si tu t'éloignes je meurs.

VOLMAR.

Laisse moi. C'est lui qui m'a provoqué, et entre militaires...

ROSE.

Eh ! bien, si tu veux te venger, me voilà à tes pieds, mais au nom de ce qu'il y a de plus sacré, respecte les jours d'un époux sans lequel je ne peux vivre.

VOLMAR, (*après un instant de silence.*)

Allons, en ta faveur.

ROSE.

Mon frère, promets-moi de ne pas donner de suite à cette affaire là... je t'en supplie.

VOLMAR.

Eh ! bien, oui, je te le promets.

ROSE, (*se jettant dans ses bras.*)

Ah ! mon ami, tu me comble de joie.

VOLMAR.

Ma pauvre sœur !

ROSE.

Aussi il semble que ce soit un sort. Tout le monde se met en colère, ici... Je suis vive... Emile est violent, tu es emporté.

VOLMAR.

Ton mari auroit bien besoin d'une leçon.

ROSE.

Ah ! sans doute, car il a un bien vilain caractère, mais écoute moi, mon frère, personne ne peut nous entendre, je vais te confier un secret... j'ai formé le projet de le corriger.

VOLMAR.

Toi ?

ROSE.

Oui, moi, je veux être son précepteur. Ainsi, laisse moi cette gloire là. Tu ne te figures pas combien il a déjà fait de progrès aujourd'hui. Au moment ou tu nous a interrompus, j'étais entrain de le convertir.

VOLMAR.

Bah !

ROSE.

Vraiment, je t'en prie, mon frère, ne te mêle pas de cela. Tu es trop vif, autrement, tu m'expose à perdre tout le fruit de mes travaux.

## *SCÈNE XXI.*

ROSE, VOLMAR, UN PETIT JOKEI.

LE JOKEI, (*criant.*)

Monsieur le Major, M Emile a dit comme ça que j'aie bien soin de vous remettre cette lette en particulier.

VOLMAR.

Imbécile! allons, sors.

## *SCÈNE XXII.*

ROSE, VOLMAR, (*lisant la lettre.*)

ROSE.

Une lettre d'Emile! ... Quel mystère! ... Je frémis.... Mon frère, qu'elle est cette lettre? montre-la-moi.

VOLMAR.

Non, Rose, je ne le puis.

ROSE.

Je veux la voir.

VOLMAR.

A quoi bon t'affliger.

ROSE, (*lui arrachant la lettre.*)

Je la verrai, vous dis-je.

VOLMAR.

Hélas!

ROSE, (*lisant.*)

« Mon frère, à peine vous avais-je quitté que le « remords s'est emparé de moi. Il faut que l'emporte « ment soit un vice bien affreux, puisqu'il m'auroit « rendu capable de percer le cœur auquel je dois l'é- « pouse la plus chérie. Hélas! pourquoi lui ai-je pré- « senté une main si peu digne d'elle; mais du moins « je n'empoisonnerai pas une vie qui m'est chère, « peut-être l'absence et la réflexion viendront-elles à « bout de calmer un sang trop impétueux, j'ai voulu « m'épargne des déchirans adieux, je pars et..... » Mon frère, il ne peut être loin; prends le meilleur de tes chevaux. Pars, cours, vole et le ramène, dis-lui que je supporterai tous ses défauts avec patience,

avec résignation. Dis-lui que je ne me permettrai jamais le moindre murmure ; mais va donc le tems s'écoule.

VOLMAR.

Ma chère Rose, je te promets de faire tous mes efforts.

ROSE.

Mais pars donc, je t'en conjure, ou bien je cours moi-même. . . .

VOLMAR.

Adieu, je pars.

## SCÈNE XXIV.

THERESE, ROSE.

THÉRÈSE, (*ayant un petit paquet sur le bras.*)

Madame je viens vous faire mes adieux. D'après vos ordres je vais sortir de la maison.

ROSE.

Quoi ! ma bonne, vous me quittez aussi. Ah ! restez, je vous en supplie, oubliez les torts que j'ai envers vous.

THÉRÈSE.

Non, madame, tenez, je vois bien que mes services ne sauraient vous convenir. Ce serait pour recommencer au bout de deux jours. J'ai le malheur d'être trop vieille, je ne peux plus changer.

ROSE.

Thérèse, je vous proteste. . . . .

THÉRÈSE.

Ah ! combien il en coûte de se séparer de ceux avec qui on croyait passer sa vie.

ROSE, (*à part.*)

Elle me déchire le cœur !

THÉRÈSE.

Hélas ! je suis née dans cette maison ; je croyais y mourir. J'ai été trente-deux ans avec feue madame la Comtesse. Elle était si bonne, si douce. Aussi, était elle chérie, adorée de tout le monde.

ROSE, (*à part.*)

Oh ! que je souffre.

## *SCÈNE XXV.*

GERMAIN, ROSE, THÉRESE.

GERMAIN, (*arrivant avec sa valise sur les bras.*)

ROSE.

Et vous aussi Germain, vous partez ?

GERMAIN.

Oui, madame.

ROSE.

Oh ! ciel ! tout le monde m'abandonne !

GERMAIN.

Monsieur m'a donné mon congé.

ROSE.

Eh ! non ; mes amis, vous restez tous les deux.

GERMAIN.

Me serais-je jamais attendu à être traité de la sorte.

ROSE.

Oui, sans doute ; il a eu un mouvement de vivacité bien condamnable, mais vous savez qu'il est d'un naturel très-violent.

GERMAIN.

Lui ! madame ?

THÉRÈSE.

M. Emile, violent, c'est une calomnie.

ROSE.

Depuis le tems que vous le servez, vous devez être habitués à ses emportemens.

GERMAIN.

Madame, on vous a indignement trompé. Au contraire il nous a comblé de bontés jusqu'à ce jour. Monsieur Emile est l'homme le plus bienfaisant, le plus affable.

THÉRÈSE.

Qui a le meilleur caractère.

GERMAIN.

L'humeur la plus égale. Dans tout le pays, on le cite comme un modèle de douceur et de bonté.

ROSE.

Comment ? dans sa jeunesse, il ne battait pas les domestiques de son oncle ?

GERMAIN.

Lui ! battre les domestiques.

THÉRÈSE.

Ah ! mon dieu, madame, qui est-ce qui vous a donc fait tous ces mensonges.

GERMAIN.

Quand il était enfant, son oncle ne lui faisait qu'un reproche, c'était d'être d'un naturel trop timide.

ROSE.

Tout ce que j'entends . . .

GERMAIN.

Depuis que je suis à son service, il ne lui était jamais arrivé de se mettre en colère contre moi. Si j'avais le malheur de faire mal, il me reprenait d'un ton si doux, avec des manières si bonnes.....

ROSE.

Et le bras qu'il vous a cassé ?

GERMAIN.

Le bras qu'il m'a cassé. Ah ! juste ciel ! mais madame, on a voulu s'amuser à vos dépens, permettez-moi de vous le dire.

THÉRÈSE.

Lui ! ah ! le pauvre cher homme, il est incapable.

GERMAIN.

Mais, madame, ce n'est que depuis son mariage, qu'il est changé comme ça... Je ne sais quel malin esprit est entré dans la maison.

ROSE.

Oh ! ciel ! quel trait de lumière. Mes bons amis, laissez-moi un instant; mais ne vous éloignez pas, votre maître vous aime toujours, vous ne voudriez pas l'affliger, n'est-il pas vrai.

THÉRÈSE.

Ah ! le ciel nous en est témoin.

ROSE.

Restez donc, car votre départ lui donnerait bien du chagrin.

GERMAIN.

Allons notre femme. . .

ROSE.

Braves gens, soyez bien sûrs que désormais vous ne trouverez ici que des cœurs qui vous chériront. (*Ils vont pour sortir, Emile et Volmar les retiennent au fond du théâtre.* (

## *SCÈNE XXV.*

ROSE, (*seule*).

O ciel ! Emile est d'un caractère doux, affable, et il a feint la violence, l'emportement. En restant avec moi, dit-il, il ferait le malheur de ma vie. C'est donc moi qui fais le malheur de la sienne... Et il a la générosité de s'accuser... Cette lettre, ce départ sont une feinte sans doute, mais deviendraient bientôt une affreuse réalité. Oserai je lever les yeux devant lui mais que dis-je, jamais je ne fus plus sûre de son amour.

## *SCENE XXVI, et dernière,*

GERMAIN, THÉRESE, EMILE, VOLMAR. (*sont au fond du théâtre pendant la scène précédente*, ROSE, *sur le devant.*

EMILE, *avec chaleur.*

Oh ! ma rose, je tombe à tes pieds.

ROSE, *jettant un cri.*

Mon ami, c'est à moi de me jetter aux tiens... Je sais tout. Ils m'ont tout dit... Ah Emile, comme vous me trompiez, et vous mon frère comme vous étiez son complice.

EMILE.

Ils t'ont révélé mon secret, mais je suis coupable d'artifice, n'ai-je pas un pardon à obtenir.

ROSE, (*se jettant dans ses bras.*)

Ah mon ami, tu as éclairé à la fois mon esprit et mon cœur... Et moi qui voulais te donner des leçons.

EMILE.

Ma chère amie les meilleures sont celles que l'on reçoit en croyant les donner.

THÉRÈSE.

Ah monsieur je répond d'elle. Si vous aviez vu tout. à l'heure. Quaud on a un bon cœur, il ne faut jamais désespérer. Soyez aussi bonne que belle, et tout ira bien. Mon enfant !... Ah pardon madame.

ROSE.

Pour un homme si doux, comme tu as bien joué l'emportement. Tu as été violent, colère ; mon ami, changeons de rôle, je veux à ton exemple devenir douce et bonne, mais j'irai plus loin que toi. Tu ne m'as imité qu'un instant, et moi je veux te ressembler pour toujours.

EMILE.

Ma chère Rose, on ne se corrige pas si facilement d'un défaut. Tu y retomberas plus d'une fois peut-être ; mais tu en a vu les funestes conséquences, et avec le secours de l'indulgente amitié, tu finiras par en triompher. Tu sentiras que la douceur, que la bonté, sont le plus bel ornement d'un sexe aimable et le gage assuré du bonheur des époux.

Chez Duval N.° 8
tout Lesueur

FIN.

De Lapierre